

De la poêle à frire jusqu'à la ligne de feu

L'image des femmes véhiculée dans les annonces publicitaires, on connaît. Qu'on décide de faire marche arrière pour voir si cette imagerie a changé depuis cinquante ans et on risque d'être un peu déçues par la constance et l'uniformité des messages. Seule variante : la période 1939-1945. Changement de cap et mobilisation générale. On adresse alors aux femmes une toute autre image d'elles-mêmes, on a besoin d'elles pour l'effort national et elles entrent dans l'Histoire... pour en ressortir dès 1945.

C'est cet itinéraire qu'ont suivi Raymonde Lamothe et Geneviève Auger dans une recherche qu'elles vont bientôt publier aux Éditions du Remue-Ménage sous le titre crépitant « *De la poêle à frire jusqu'à la ligne de feu* ». Ce titre elles ne l'ont pas inventé. Elles l'ont piqué dans une annonce du ministère des Services nationaux de guerre de 1943 qui exhortait les ménagères à récupérer la graisse pour la fabrication de nitro-glycérine. Comme quoi le travail ménager peut devenir explosif..

SERMENT DE GUERRE DE LA MENAGERE

1—Je prendrai soin de
ce que j'ai

2—Je n'achèterai que
ce qu'il faut

3—Je dépenserai avec
discernement



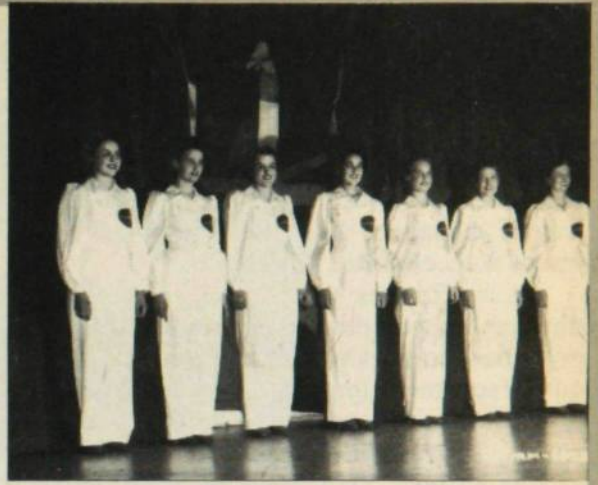
La Presse, 27 septembre 1943.

Le livre est construit à partir du titre : il parle des ménagères, des bénévoles, des ouvrières, et à la ligne de feu, des femmes du service actif. Il aborde surtout la vie quotidienne des femmes, la façon dont elles ont été mobilisées dans l'effort de guerre, comment elles ont vécu cette période. Leur rôle et leurs expériences sont bien sûr restés invisibles dans les ouvrages historiques respectables qui traitent de la guerre. La recherche s'est donc basée sur toutes les publications de l'époque, journaux et périodiques et sur des témoignages très diversifiés, recueillis grâce à des appels dans les journaux, à la TV et à la radio : des femmes qui étaient ménagères, infirmières, aviatrices, ouvrières d'usine, syndicalistes et même certaines femmes occupant des postes-clés dans l'organisation de l'effort de guerre, ont répondu à l'appel.

Les belles mécaniciennes

L'essor économique apporté par la guerre nmet fin à la crise. Le gouvernement charge le Service national sélectif de planifier la main-d'oeuvre. Au début, les hommes sont en nombre suffisant pour répondre aux besoins des usines, mais dès 1942, on doit faire appel aux femmes.

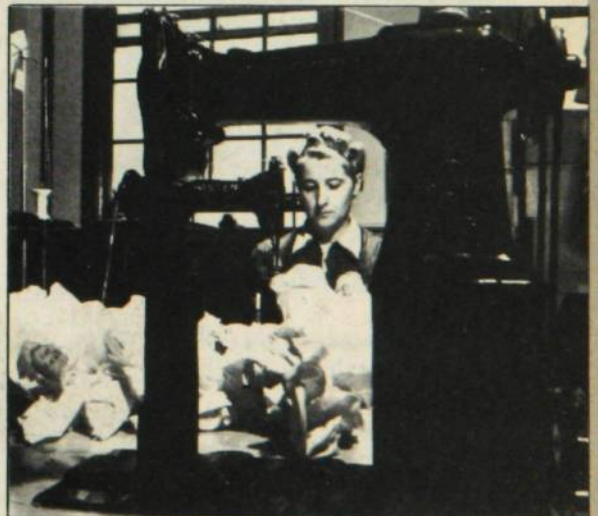
Malgré les réticences et la contre-propagande du clergé et de l'élite nationaliste québécoise, terriblement inquiets de voir les femmes sortir des maisons, un grand nombre de femmes envahiront le marché du travail salarié. Il faut dire qu'on y met le paquet : la publicité sur les joies du travail pour les femmes bat son plein. Apparaît sur les annonces la belle mécanicienne aux mains blanches. On joue sur le renversement des rôles, sur le côté « libérateur » et socialement utile de jobs dont jusque là, les femmes étaient exclues. De fait, il y aura des femmes livreuses de pain, factrices (en Ontario), conductrices d'autobus, peintres au fusil, mécaniciennes, travailleuses dans les mines etc.. Mais elles ne seront pas toutes, loin de là, bénéficiaires de jobs aussi « valorisants ». La plupart se retrouveront dans des positions non-spécialisées, style remplisseuses d'obus dans les usines de munitions, usines où bien évidemment les postes de direction demeurent aux mains des hommes. Les femmes étant habituées aux tâches monotones et répétitives, c'est bien



Le concours de Miss Travailleuse de Guerre 1943.



On disait que les femmes étaient toutes désignées pour remplir les obus dans les usines de guerre, étant donné leur grande patience et leur aptitude aux tâches monotones.



À l'usine comme à la maison, les femmes pédalaient à leur machine à coudre.

Archives Publiques Canada n° 112817

Archives Publiques Canada n° 112912

Archives Publiques Canada n° 112815

connu, la propagande en fait un atout supplémentaire : vous serez excellentes pour remplir les obus. La docilité, le manque d'initiative deviennent des facteurs positifs pour attirer les femmes sur le marché du travail. On ira même jusqu'à prétendre que le travail en usine est moins dangereux que le travail ménager, dont on se met en même temps à reconnaître l'existence.

Et les femmes entreront à l'usine. Il faut dire que l'attrait des salaires confortables y est pour beaucoup. On sort de la crise. On peut aussi facilement imaginer l'émancipation que le travail peut représenter pour des femmes jeunes, issues bien souvent du milieu rural : arriver en ville, avoir une chambre à soi, un salaire, pouvoir sortir en gang avec les filles de l'atelier... On créera aussi des garderies, quoiqu'elles se développeront peu au Québec à cause des pressions terrorisantes des milieux catholiques.



Archives Publiques Canada n° 112813

L'intérêt stratégique du travail ménager :
« Mme Morin bombarde Berlin »

Aux ménagères, on commence par adresser d'abord des appels au rationnement volontaire pour juguler le boom inflationniste (il y a à ce moment une montée en flèche du pouvoir d'achat). Plus tard, on les intégrera dans



l'effort gouvernemental de contrôle des prix, de réduction de la consommation et de rationalisation des logements. Les prix étant officiellement bloqués à partir de 1941, on leur distribue des formulaires énumérant des articles jugés prioritaires et elles doivent vérifier si les commerçants respectent les prix fixés par le gouvernement et dénoncer ceux qui ne le font pas. L'intérêt de l'État coïncide avec celui du porte-monnaie, et les ménagères ont l'impression de participer directement aux politiques économiques du gouvernement.

« Le budget de la ménagère influe sur le budget national », clame la propagande. Le moindre effort pour économiser, pour recycler les vieux vêtements contribue stratégiquement à la victoire. On leur donne aussi des conseils au niveau de l'alimentation : nourriture à base de lait quand leurs hommes travaillent dans les usines de munitions pour prévenir les empoisonnements par les produits chimiques entrant dans la fabrication des obus. On leur demande de louer des chambres pour loger les travailleurs venus des campagnes et les militaires de passage. Les cuisines apparaissent soudain sur la map : c'est d'elles que dépend l'entretien d'une main-d'oeuvre productive et d'une chair à canon en santé.

Et les femmes embarquent, se mettent à participer bénévolement à toute cette entreprise. Elles économisent, achètent des Bons de la Victoire (l'équivalent de nos obligations d'épargne) pour soutenir financièrement le pays, collaborent aux mesures de rationnement. Le travail bénévole se fait en



La Presse, 13 avril 1942.

fonction des besoins de l'armée : confection de bas, mitaines, pansements, etc...

Pour contrôler cet énorme effort des femmes, le gouvernement a mis sur pied des structures, et créé une sorte de super-ministère du travail ménager, la Commission des prix et du commerce en temps de guerre. Autour des bureaux de cette commission, s'est organisé un réseau de comités bénévoles de femmes appliquant les mesures gouvernementales au niveau de la consommation, du rationnement (distribution de coupons), du logement, de la conservation des tissus et des vêtements. La mode se met à participer à cet élan : les jupes raccourcissent par souci d'économie, tailler du nouveau dans du vieux devient dernier cri, le style militaire est roi. L'atmosphère générale est fébrile, active : on ne peut pas rester à l'écart du mouvement. Les journaux québécois ont beau dénoncer le « dévergondage », la promiscuité avec les hommes en usine ou à l'armée, le scandale des garderies, accuser le fédéral de proposer l'« aventure » aux femmes, cela ne suffit pas pour freiner l'impulsion.

« C'était le printemps de ma vie »

Le plus frappant dans les témoignages recueillis auprès des femmes qui ont vécu la guerre, c'est l'excellent souvenir qu'elles en gardent généralement. La guerre apportait la prospérité économique après dix ans de crise, elle permettait aux femmes de sortir de la famille, surtout les jeunes, de se retrouver financièrement autonomes, d'avoir l'impres-

sion de participer directement à l'énorme effort collectif contribuant à la victoire finale sur le monstre nazi. Les jeunes femmes travaillant comme domestiques quittaient les maisons bourgeoises pour aller s'embaucher en usine et pouvoir se payer les mêmes cols de renard que leurs anciennes patronnes ; celles-ci ont d'ailleurs très vite abandonné cette mode vestimentaire devenue soudainement démocratique. Pour celles qui s'enrôlaient, cela signifiait quitter sa paroisse, se mettre à apprendre l'anglais, voyager, aller en Angleterre, participer aux offensives comme en Sicile, sans cependant se rendre jusqu'au front ; tous ces bouleversements devaient paraître pas mal plus excitants que la perspective du mariage.

Ce que le livre s'attache le plus à mettre en évidence, c'est le rôle de révélateur qu'a pu jouer toute la période de la guerre sur l'importance des femmes et de leur travail. Parce que la guerre est un moment de crise, les femmes acquièrent une importance qu'on ne leur accorde pas autrement : elles doivent remplacer les hommes dans le milieu du travail, on leur demande de collaborer à l'effort de guerre en reconnaissant la valeur de toute leur activité sociale, que ce soit le travail ménager, le bénévolat, le travail salarié. Elles deviennent partie prenante de l'entreprise générale d'une nation en guerre. Quand viendra le temps de la démobilisation, il leur faudra abandonner toutes leurs illusions et redevenir invisibles. *

Claudine Vivier